

Recherches sociographiques



La famille ouvrière d'autrefois

Andrée Fortin

Volume 28, numéro 2-3, 1987

La famille

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056292ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056292ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. (1987). La famille ouvrière d'autrefois. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 273–294. <https://doi.org/10.7202/056292ar>

Résumé de l'article

La famille ouvrière de Montréal, il y a vingt-cinq ans, se caractérisait par l'importance des familles d'origine, qui formaient l'essentiel des relations sociales, et par la proximité géographique de cette parenté, souvent présente même dans le milieu de travail. La cohabitation des parents âgés avec un des enfants mariés était la règle. Le développement d'une société davantage centrée sur le couple et les amis apparaît lié au revenu et au passage à la classe moyenne. D'après une recherche effectuée à Québec en 1984, la famille clan est restée le pôle d'identité en milieu populaire, mais le modèle ne pourra se reproduire à la prochaine génération.

L'étude est basée sur une analyse secondaire d'un corpus de soixante-treize entrevues, recueillies en 1962-1963.

LA FAMILLE OUVRIÈRE D'AUTREFOIS

La famille ouvrière de Montréal, il y a vingt-cinq ans, se caractérisait par l'importance des familles d'origine, qui formaient l'essentiel des relations sociales, et par la proximité géographique de cette parenté, souvent présente même dans le milieu de travail. La cohabitation des parents âgés avec un des enfants mariés était la règle. Le développement d'une société davantage centrée sur le couple et les amis apparaît lié au revenu et au passage à la classe moyenne. D'après une recherche effectuée à Québec en 1984, la famille clan est restée le pôle d'identité en milieu populaire, mais le modèle ne pourra se reproduire à la prochaine génération.

L'étude est basée sur une analyse secondaire d'un corpus de soixante-treize entrevues, recueillies en 1962-1963.

En 1983-1984, nous avons mené une enquête sur la sociabilité des familles de l'agglomération urbaine de Québec : qui fréquente-t-on ? à quelle occasion ? avec qui échange-t-on des services ? à qui a-t-on recours en cas de pépin ?¹ Dès le début, nous avons été confrontés à des comportements qui semblaient nouveaux (monoparentalité, échanges avec des amis plutôt qu'avec la parenté...). Mais comment juger de la nouveauté d'un comportement s'il n'y a pas de base de comparaison ? Une série d'entrevues, réalisées en 1962-1963, auprès de familles ouvrières de la région montréalaise, nous a été transmise par Nicole Gagnon afin que nous puissions les examiner dans notre perspective.² Les grilles d'entrevue

1. Andrée FORTIN, Denys DELÂGE, Jean-Didier DUFOUR et Lynda FORTIN, *Histoires de familles et de réseaux, une exploration*, rapport de recherche, Québec, Université Laval, 1985 ; Andrée FORTIN, Denys DELÂGE et Jean-Didier DUFOUR, « Nouvelles familles, nouveaux réseaux », *Anthropologie et sociétés*, IX, 3, 1985 : 219-223 ; Andrée FORTIN, « Familles, réseaux et stratégies de sociabilité », dans : Simon LANGLOIS et François TRUDEL, *La morphologie sociale en mutation au Québec*, Montréal, ACFAS, 1986 : 159-171. (« Cahiers de l'ACFAS », 41.) Voir ci-dessous l'article de Denys Delâge, qui analyse les données de la basse-ville.

2. Nicole GAGNON, « Un nouveau type de relations familiales », *Recherches sociographiques*, XIV, 1-2, 1968 : 59-66.

des deux corpus sont assez semblables, ce qui permet la comparaison. Par ailleurs, les entrevues de Nicole Gagnon se déroulaient davantage sous le mode de la conversation et se prêtent mal à une codification systématique : certaines questions n'ont pas été posées à tous les répondants, d'autres ont été parfois abordées par la bande. En outre, elles n'étaient pas enregistrées sur magnétophone mais transcrites de mémoire immédiatement après leur réalisation.

Plus que l'information recueillie, ce sont les échantillons qui diffèrent. À la recherche de « familles ouvrières », Nicole Gagnon partait de listes de travailleurs dont elle interviewait l'épouse : son échantillon est donc composé de *couples* (à l'exception de deux veufs habitant avec leur fille et de deux jeunes gens, chez leur mère, veuve). Les listes de travailleurs offrent un éventail d'âges très large : de 18 à 65 ans ; c'est ainsi que furent interrogées des jeunes mariées de 17 ans jusqu'à des veuves de 72 ans. Pour notre part, nous avons utilisé des listes d'enfants fréquentant les écoles primaires pour remonter aux parents : la diversité des situations familiales est donc très grande, alors que l'âge de nos informateurs se situe entre 26 et 50 ans. Les entrevues de Nicole Gagnon furent réalisées uniquement auprès de familles canadiennes-françaises ; la référence aux « Anglais » est à peu près absente du discours des interviewées, à part en ce qui concerne « les boss » ; la sociabilité traverse difficilement les barrières linguistiques, même dans une ville aussi « bilingue » que Montréal, et on a bien affaire à la famille canadienne-française.

Une lecture attentive du document de travail de Nicole Gagnon,³ consacré principalement à la construction d'une typologie, révèle que les familles ouvrières de la métropole, en 1960, ne diffèrent pas tellement de celles de la capitale, vingt ans plus tard. Parmi les caractéristiques communes, mentionnons tout d'abord la présence d'un noyau de base de relations, qui n'est pas nommé en tant que tel, mais facilement reconnaissable (pp. 3-11) ;⁴ l'importance de la proximité géographique de la famille (p. 4) ainsi que l'ambiguïté de la relation au voisinage (pp. 4 et 7) ; l'importance des femmes dans la gestion du réseau de relations (pp. 3 et 21). Le loisir principal, à part la visite de la parenté, est la ligue de quilles (pp. 25-26). Finalement, le document mentionne l'influence du cycle de vie sur la structure de la famille ainsi que sur les relations internes et externes (pp. 65, 77, 82).

3. Nicole GAGNON, *La famille ouvrière urbaine*, Département de sociologie et d'anthropologie, Université Laval, 1964, (dactylographié).

4. Le noyau de base de relations, présent chez l'immense majorité des gens que nous avons rencontrés en 1983 et 1984, se compose de la parenté immédiate : parents, frères et sœurs des répondants, d'une « amie de femme », « à qui on peut tout dire » et qu'on voit en moyenne une fois par semaine, et d'une bonne voisine, « sur qui on peut compter en tout temps ». Voir : FORTIN *et al.*, *op. cit.*

Au-delà de ces considérations générales, il faut quand même pousser l'analyse. En effet, le monde ouvrier est loin d'être homogène et, comme dit une des interlocutrices de Nicole Gagnon : « Le milieu ouvrier, on y appartient, mais je pense que là-dedans, il y a des classes aussi. » (E. 67.) On fera donc le portrait de différentes « classes » de familles ouvrières avant d'en dégager des traits communs ; comme ces traits étaient déjà présents chez les ouvriers du textile au début du siècle,⁵ on parlera de « famille ouvrière d'autrefois » en général.⁶

I. PORTRAITS DE FAMILLE

Des soixante-treize entrevues effectuées en 1962-1963, les toutes premières se déroulèrent dans « le Griff » (Griffintown), quartier rasé peu après, dans l'effervescence précédant Expo 67, pour faire place à une autoroute. Ensuite, c'est en passant par quatre entreprises qu'on rencontre des travailleurs et leurs épouses. Le choix de ces entreprises ne fut pas arbitraire : dans deux cas, le salaire versé aux ouvriers les maintient près du seuil de la survie... et de l'entreprise : ils résident tout près de leur lieu de travail. Deux autres compagnies offrent de « bons » salaires ; la porte est ainsi ouverte à la mobilité géographique et sociale : lorsque le revenu est assez élevé, on peut se permettre de choisir son lieu de résidence.⁷ Notons que trois des entreprises à partir desquelles l'échantillon a été constitué étaient situées « dans l'Ouest » (secteur Saint-Henri), une seule étant « dans l'Est » (Centre-Sud).

a) *Le Griff*

« On a toujours resté par ici », voilà la caractéristique principale des habitants de ce quartier. Ils y ont grandi, y sont très attachés et s'inquiètent des démolitions.

« Ils vont bien tout détruire avec l'exposition. Ils vont peut-être laisser notre maison qui est la plus vieille du quartier.

[...]

Ça ne vous ferait rien de partir ?

« J'aimerais pas ; je m'ennuierais, j'ai toujours resté ici. » (E. 7.)

« Avec l'exposition, ils vont tout démolir. Je me demande pourquoi ils font ça ; ça ne sert à rien, on n'a pas besoin de ça. Il n'y aura plus de place pour rester.

5. Tamara K. HAREVEN, *Family Time and Industrial Time*, New York, Cambridge University Press, 1982.

6. Il aurait été tentant d'utiliser l'expression de « famille ouvrière traditionnelle » si le glissement de « traditionnelle » à « traditionaliste » ne s'effectuait pas tendancieusement à la lecture. Pour éviter tout biais de ce genre, il semble davantage approprié de parler de la famille « d'autrefois », le terme étant entendu comme : avant la révolution tranquille.

7. Le statut syndical de l'entreprise aurait été l'autre critère de choix.

Mais il y a des tas de maisons qui sont très vieilles, ils pourraient en construire des neuves plus propres ?

« Les maisons sont sales, mais c'est solide ; il y aurait besoin d'un peu d'eau et de savon. »
(E. 12.)

Ce n'est pas qu'aux maisons qu'on est attaché : le quartier est enserré dans les mailles des réseaux de parenté. Sur les neuf familles rencontrées vivant dans le Griff (dont une, par la liste des travailleurs de la Northern) plus une, qui en vient et qui prévoit y retourner sous peu — sur un total de dix familles, donc, on observe quatre cas de cohabitation actuelle des générations et trois cas passés. Une femme vit dans le même immeuble que sa grand-mère, a comme voisine d'à côté sa mère, et sa belle-sœur comme voisine de derrière ; les deux autres familles ont leur parenté « par ici ». Omniprésence de la parenté qui se confond avec le voisinage, mais le voisinage lui-même importe aussi. Écoutons le témoignage d'une femme originaire de ce quartier, qui vit — provisoirement — à Rosemont :

« Ah, je vous dis que l'été passé, je me suis ennuyée de la rue Young.

Comment ça ?

« Ici, j'ose pas trop sortir ; là-bas, on allait dehors avec Madame X et Madame Y, je m'accordais bien avec elles. » (E. 20.)

Dans le Griff, on n'est pas instruit et peu fortuné ; plusieurs ont déjà eu recours au bien-être social ou à la Saint-Vincent-de-Paul.

b) *La Dominion Oilcloth*

Les travailleurs de la Oilcloth habitent près de leur usine, dans le quartier Centre-Sud (18 sur 21). Ils sont assez âgés, souvent plus de quarante ans ; certains sont à la Oilcloth depuis la crise et approchent de la retraite. Ici aussi, le quartier est tricoté serré : « [...] ici les logements sont guettés ; aussitôt qu'il y en a un de libre, c'est de la parenté qui s'installe. » (E. 30.)

On a sa famille, mais on est pris avec celle des autres ; on sent le poids du quartier :

« J'aime pas la mentalité des gens, ça passe leur temps à placoter les uns des autres. C'est comme à la campagne, les gens restent loin mais les nouvelles voyagent vite ; ici c'est pareil, mais les nouvelles c'est tout changé.

Vous connaissez pas mal tout le monde ici ?

« Oui, tout le monde se connaît ; je voudrais que vous veniez ici l'été, tout le monde est sur son perron ou sur le balcon et puis ça se guette.

Les gens ici, ce sont des parents ?

« Oui, ça se fréquente entre eux et ça parle des voisins. » (E. 31.)

Mais ce semble à plusieurs comme un grand bonheur d'avoir sa parenté proche.

Vos enfants qui sont mariés, ils restent près d'ici ?

« Oui pas mal aux alentours, je les vois à tous les jours, il y a toujours une de mes filles qui vient faire son tour. » (E. 32.)

Sur vingt et une familles, on note ici sept cas de cohabitation actuelle et six, passée ; quatre autres interlocutrices ont dit avoir leur famille « proche ».

En lisant ces entrevues plus de vingt ans après leur réalisation, on se trouve transporté dans l'univers de Michel Tremblay. Une fille-mère raconte :

« L'été passé, j'étais sur le perron à discuter avec lui de ce qu'on ferait du petit ; il y avait une femme en haut qui nous guettait derrière sa jalousie. Je lui ai crié qu'elle la rouvre, elle comprendrait mieux. » (E. 31.)

Les belles-sœurs de Tremblay habitaient le Plateau Mont-Royal, mais elles auraient fort bien pu être de Centre-Sud. Peut-être d'ailleurs les interlocutrices de Nicole Gagnon sont-elles déménagées dans le Plateau peu après l'entrevue, car une partie du quartier fut démolie pour faire place à l'immeuble de Radio-Canada... Certains de ces logements appartenaient à la compagnie, qui les louait à ses travailleurs ; d'autres étaient laissés à la spéculation. Chose certaine, dans l'ensemble, les conditions sont difficiles : souvent pas de salle de bain, pas d'eau chaude, chauffage à « l'annexe ». Les travailleurs ont fait une grève quelques années auparavant, ce qui a été vécu assez durement par les femmes, qui dans la quasi-totalité des cas gèrent le budget familial.

c) *La Dominion Textile*

Plusieurs des familles des travailleurs de la Textile résident à proximité de l'usine, dans Saint-Henri (9 sur 17). En général, on est fier de son quartier et on se plaint de l'image véhiculée par les médias. L'informatrice parle d'un film sur Saint-Henri, qui avait passé à la télévision :

« Tout le monde était assez enragé : ils ont montré tout ce qu'il y a de plus laid, les vieilles maisons, les guenilles sur la corde à linge ; tout le monde en a des guenilles, faut bien les laver comme le beau linge. Au lieu de montrer notre belle école, notre Centre de loisirs, ils ont même montré un vieux club avec des femmes chaudes, et des nègres qui se battaient. Ce club-là il n'est même pas dans la paroisse Saint-Henri ; ils ont voulu en installer un, tout le monde a protesté. Saint-Henri c'est pas pire qu'ailleurs, des choses comme ça on peut en avoir dans n'importe quelle paroisse. » (E. 66.)

Parfois on est moins enthousiaste, mais l'idée demeure que :

« Ici c'est pas pire. Il se passe bien des affaires ici, des meurtres, des batailles, des viols, mais c'est plutôt de l'autre bord du pont. » (E. 57.)

Les gens de Saint-Henri travaillent souvent à la Textile de génération en génération :

« Ma mère a toujours travaillé [...]. À la Textile, on a travaillé là de mère en fille et de père en fils. » (E. 54.)

Des couples s'y sont formés (six), on y travaille avec d'autres membres de la parenté (cinq) ; en tout, neuf personnes sur dix-sept, à la Textile, ont déjà travaillé ou travaillent encore avec leur conjoint ou des membres de leur famille.

Ceux qui vivent dans d'autres quartiers, et en particulier à Rosemont, travaillent pour la compagnie depuis peu. Certains sont sur des « *shifts* de soir », ce qui semble dur pour les épouses. Notons enfin quatre cas de cohabitation actuelle et quatre autres personnes mentionnent la proximité de leur parenté.

d) *La Northern Electric*

Voilà qu'on change d'univers. Parmi les travailleurs de la Northern rencontrés, plusieurs « jeunes » (moins de quarante ans) ; on retrouve les familles dans tous les quartiers et jusque dans les banlieues, jusqu'à Montréal-Est ou sur la rive Sud, où on s'est souvent construit soi-même sa demeure. Cette fois encore, dans 8 cas sur 19, on travaille à la Northern en compagnie d'autres membres de la famille. On n'observe que deux cas de cohabitation actuelle, dont un dans le Griff (un jeune homme avec sa mère), et trois passées ; la parenté réside à proximité dans six autres cas.

Ici, en fait, on observe le passage à la classe moyenne, en même temps qu'à la banlieue. Sans qu'on quitte le monde ouvrier et sans qu'on renie l'identification à ce milieu, de nouvelles aspirations apparaissent, de nouveaux comportements se manifestent : on fait de la photo comme passe-temps, on fait partie de chorales, des jeunesses libérales...

e) *La Dosco*

La plupart des huit familles de travailleurs de la Dosco qui furent rencontrées habitent en banlieue. Ils sont relativement jeunes et qualifiés et, s'ils ne sont pas en transition vers la classe moyenne, appartiennent à tout le moins à « l'élite ouvrière ». Ici, pas de cohabitation actuelle, mais quatre cas de cohabitation passée ; dans deux autres cas, le père du mari habite le même immeuble ; en tout, cinq familles ont de la parenté qui réside actuellement à proximité. De ces huit travailleurs, trois ont — ou ont eu — leur père à la Dosco ; un y a deux beaux-frères ; un couple s'y est formé. Dans plus de la moitié des cas, la compagnie est donc investie familialement. L'union prend ici beaucoup de place, et en plusieurs sens : elle semble très active, syndicalement parlant, et un peu trop amateur de bière, aux dires des épouses. Celles-ci trouvent très dur le fait que les hommes travaillent sur trois *shifts*.

Ça ne vous fait rien qu'il ne vienne pas dîner ?

« Non, le midi, c'est pas nécessaire, mais c'est quand il n'est pas là pour souper ; c'est qu'il travaille sur des *shifts*. Quand je vois arriver la semaine de 3 à 11, je ne m'habitue pas. Ma mère me disait que c'est à cause que j'étais jeune mariée, mais je trouve ça encore [après vingt ans] aussi pire. » (E. 66.)

Certaines trouvent plus dur le *shift* de nuit, et préfèrent habiter un quartier plus densément peuplé, pour avoir des voisins et ne pas se sentir isolées. Le *shift* de soir, lui, empêche le souper familial, qui perd son sens en l'absence du père.

II. LA FAMILLE OUVRIÈRE D'AUTREFOIS

Les groupes de familles que nous venons de décrire sommairement, s'ils possèdent chacun une spécificité en termes de lieux de résidence, de revenu ou d'âge modal, ont des caractéristiques communes frappantes. Oublions pour un moment les compagnies à l'emploi desquelles sont les travailleurs et considérons leurs lieux de résidence. Si on regroupe les quartiers les plus « populaires », *i.e.* les plus pauvres de l'échantillon : Griffintown, Saint-Henri, Centre-Sud et le Plateau, des constantes apparaissent clairement ; dans les quartiers plus neufs ou plus aisés, on découvre des variantes, qui bien souvent sont des variations sur le même thème plus que des différences profondes.

Ce qui ressort en tout premier lieu dans la vie des familles, c'est justement l'importance de la parenté en général, et en particulier de la famille d'origine, c'est-à-dire, les parents, frères et sœurs des conjoints. Les deux familles d'origine constituent l'essentiel des relations sociales : ce sont elles qu'on reçoit, qu'on visite, avec qui on joue aux quilles ou on va à la campagne. Le noyau de base de relations est entièrement familial. La famille d'origine loge souvent à proximité, elle est présente jusque dans le milieu de travail. Toutes choses égales par ailleurs, on fréquente davantage la famille de la femme.

« Je vais chez ma mère, quasiment à toutes les après-midi, je fais ses commissions, elle ne peut plus beaucoup sortir. Je reviens pour préparer mon souper [...].

Vous allez chez sa mère aussi ?

« Oui, mais c'est pas comme chez ma mère ; je suis gênée de rester manger là. Quand on va chez ma mère, des fois on va faire un tour après, elle est bien fine.

Vous n'allez pas manger là ?

« Des fois elle nous garde à souper ; j'aimerais bien mieux aller chez ma mère, mais je ne dis rien. Chez ma mère, des fois je reste à souper. Je téléphone à mon mari qu'il vienne me rejoindre. Des fois c'est lui qui téléphone. » (E. 54.)

a) *Proximité et cohabitation*

La famille est importante, tout d'abord parce qu'elle est proche ; dans 48 cas sur 73, au moins un membre de la parenté reste « proche » (quand il ne s'agissait pas d'une proximité immédiate, nous nous sommes fiée à l'appréciation des interviewés : « par ici », « pas loin », « dans la paroisse »). Dans seize de ces cas, on a affaire à un ménage complexe où cohabitent trois générations, ou plus rarement le frère ou la sœur d'un conjoint avec le couple. Douze fois, il s'agit de cohabitation intergénérationnelle, la plus fréquente étant la cohabitation mère-fille, qui comprend parfois celle parents-fille, le père n'étant pas mentionné explicitement (à plusieurs reprises, on dit « je vais chez ma mère » pour « je vais chez mes parents » ; il n'est pas toujours clair si le père est vivant). Seize cas sur soixante-treize : voilà qui n'est pas marginal ; d'autant plus que vingt-deux autres personnes ont mentionné, sans que la question ne leur ait été posée

explicitement, qu'ils ont déjà cohabité avec leurs parents (ou une sœur, dans un cas). La cohabitation a donc été vécue à un moment ou l'autre par trente-huit familles, c'est-à-dire par plus de la moitié de l'échantillon. Dans son article de 1968, Gagnon dit que la famille n'est qu'un « moment » dans la vie du couple urbanisé ; on pourrait faire le même type d'affirmation en ce qui concerne la cohabitation : quoique transitoire, celle-ci n'en est pas moins « normale » — au sens statistique du terme. Ces cohabitations prennent fin soit par le décès du parent, soit que le logement devienne trop exigü à mesure que des enfants naissent, soit, plus rarement, par une chicane.

La situation de cohabitation est d'autant plus « normale » du point de vue des parents que ceux-ci, s'ils n'habitent pas chez ceux de leurs enfants qui ont été rencontrés, résident souvent avec un autre de leurs enfants : on a, en tout, seize cohabitations actuelles et quarante-cinq références à une cohabitation passée ou à celle des frères ou sœurs... pour un total de soixante et une familles... (au moins, car en dehors des cohabitations actuelles, l'information n'a pas été recueillie systématiquement). Si donc on tient compte d'une perte probable d'information, et du fait que dix des personnes rencontrées ont perdu leurs parents en bas âge, quelques autres dans leur jeunesse, avant ou juste après leur mariage, on peut dire que, dans la famille ouvrière d'autrefois, la cohabitation des parents avec un de leurs enfants est la règle ! Cette cohabitation peut être le fait d'un jeune couple peu fortuné qui « reste » chez les parents de l'un ou l'autre conjoint après le mariage ; d'autre part, c'est à peu près systématiquement que, lors du veuvage d'un parent, un de ses enfants le prend avec lui... Chez ces ouvriers, il n'y a pas de patrimoine à transmettre, on ne peut donc pas parler de famille-souche, mais il faut admettre que l'industrialisation et l'urbanisation n'ont pas détruit les liens familiaux. Ce n'est pas nécessairement l'amour filial qui fait qu'on cohabite ; des raisons financières jouent également : la cohabitation est plus répandue dans les milieux plus pauvres.⁸ Cependant, il est clair qu'à travers cette situation des liens très forts se créent, et que la perte d'un parent avec qui on habitait « depuis toujours » est très douloureuse (à moins que, le vieux parent étant très malade, ce ne soit vécu comme une délivrance). La famille est un lieu de support et devient indispensable dans le processus de prolétarianisation. Elle se donne à elle-même, autant que faire se peut, sa propre sécurité sociale. C'est ce qu'avaient observé Anderson en Angleterre et Hareven en Nouvelle-Angleterre, qui vont même jusqu'à dire que l'industrialisation a renforcé la famille, les conditions de vie des prolétaires les forçant à se serrer les coudes pour survivre.⁹

8. Michel TREMBLAY met en scène une telle famille dans son roman *La grosse femme d'à côté est enceinte* (Leméac, 1978).

9. Tamara K. HAREVEN, « Les grands thèmes de l'histoire de la famille aux États-Unis », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXXIX, 2, automne 1985 : 185-209. Michael ANDERSON, *Family Structure in Nineteenth-Century Lancaster*, New York, Cambridge University Press, 1971.

La famille ne vient pas en aide qu'aux vieux parents. Il y a aussi les orphelins, souvent pris en charge par leur tante, marraine ou grand-mère. De la dizaine d'orphelins rencontrés, deux seulement se sont retrouvés à l'orphelinat, les huit autres ayant été adoptés plus ou moins formellement par des membres de leur famille. Notons enfin que la cohabitation des jeunes et des vieux semble limitée aux membres de la famille, et qu'on ne trouve aucune mention de chambreurs ou de pensionnaires non apparentés, contrairement à la situation du Centre-Sud au tournant du siècle telle que décrite par Ferretti ou Bradbury pour le XIX^e siècle et le début du XX^e.¹⁰

b) *Sphère domestique et sphère économique*

L'entraide familiale, cause et effet de la proximité géographique, ne se limite pas à la sphère domestique ; elle s'étend aussi à celle du travail. Quand on a une « bonne job », on essaie de « parler pour » les gens de sa famille, de les faire entrer au service de son entreprise. Ici encore, on n'a pas un phénomène marginal puisqu'il touche trente-six des soixante-treize familles rencontrées, pour quarante-six mentions de ce phénomène ; c'est dire que, dans certains cas, on travaille avec son frère à la même place que son père. Le plus souvent, ce sont les pères qui « placent » leur fils ou leur fille dans l'entreprise où ils travaillent ; on remarque aussi que, dans plusieurs cas (neuf), les conjoints se sont connus au travail.

Certaines compagnies ont été investies, presque noyautées par des clans familiaux :

« Le plus vieux [de mes enfants], il travaille avec son père, à la Dominion Textile [...] J'ai lâché l'école à dix-sept ans ; [...] j'étais en 7^e, je suis rentrée à la Dominion Textile. Je travaillais avec les sœurs de mon mari, c'est comme cela que je l'ai connu. » (E. 53.)

Cette importance des clans familiaux dans les usines de textile a déjà été remarquée à Manchester au début du siècle par Hareven et à Saint-Jérôme dans les années 1970.¹¹ Le sens de cet investissement familial dans la sphère du travail ? Encore l'entraide :

« J'haïssais assez ça à la Dominion. On n'avait jamais le temps d'arrêter, les bobines c'était toujours vide. Des fois, mon mari, quand il avait fini son ouvrage, il était obligé de m'aider. J'aime bien mieux l'ouvrage de maison.

Les contremaîtres vous poussaient dans le dos ?

10. Lucia FERRETTI, « Mariage et cadre de vie familiale dans une paroisse ouvrière montréalaise : Ste-Brigide, 1900-1914 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXXIX, 2, automne 1985 : 233-251. Bettina BRADBURY, « The family economy and work in an industrializing city : Montreal in the 1870's », *Société historique du Canada/Communications historiques*, 1979 : 71-76.

11. Tamara K. HAREVEN, *op. cit.*, p. 198. Paul-André Boucher, communication personnelle. Voir : Paul-André BOUCHER et Jean-Louis MARTEL, *Tricofil, tel que vécu*, Montréal, CIRIEQ/H.É.C., 1982.

« Non, par exemple ; c'était un homme bien smart : quand il voyait que j'arrivais pas, il allait chercher mon mari : "va aider à ta blonde". [...] C'est mon mari qui m'a fait rentrer là. » (E. 52.)

Il est entendu que dans le cas des grandes entreprises comme celles du textile, la régulation familiale du travail fait l'affaire des compagnies, qui trouvent une main-d'œuvre déjà socialisée à la tâche et au milieu du travail par l'entremise de ses réseaux familiaux. Quant aux familles, cela fait aussi leur affaire de pouvoir placer leurs membres dans une entreprise donnée. On voit donc que famille et industrie s'épaulent et se renforcent mutuellement... processus décrit en détail par Hareven. Mais le fait de travailler avec des membres de sa famille ne se retrouve pas que dans les grandes industries ; également dans la P.M.E., on le remarque : des frères qui travaillent ensemble dans la réparation de télévisions, des beaux-frères chauffeurs de taxi pour la même compagnie, etc.

Règle générale, la famille d'origine, la parenté, constituent le milieu de vie, tant dans le quartier qu'au travail. Pour les femmes au foyer, l'environnement familial prend une importance cruciale ; elles ne sont pas clouées dans leurs cuisines mais, comme on (doit) quitte(r) ses amies de filles en se mariant, les fréquentations familiales deviennent d'autant plus importantes que souvent ce sont les seules. D'où l'importance pour la femme d'être « proche de son monde », de son univers de relations. Près de la moitié des femmes de l'échantillon habitent le quartier où elles ont grandi ; parfois elles vivent dans le quartier adjacent (Saint-Henri/Verdun ; Centre-Sud/le Plateau/Rosemont). Les « migrations » non plus ne se font pas n'importe comment ; on ne s'installe pas dans un quartier où on n'a pas de famille ou qui n'est pas voisin de celui où on a de la famille. Même le passage à la banlieue se fait souvent sous ce mode familial.

« J'ai ma sœur juste à côté, et mon frère un peu plus loin, ma mère au bout de la rue ; elle reste avec une de mes sœurs qui est veuve. Ça fait plus désennuyant.

Ah ! toute la famille est rendue ici [sur la rive Sud] ; qui est-ce qui a eu l'idée de déménager ?

« Tout ensemble. C'est mon frère qui est venu le premier, mais ils avaient acheté le terrain ensemble. » (E. 13.)

« J'aimerais bien aller m'installer à Ville Jacques-Cartier. Ma fille [qui y vit], elle a plusieurs de ses beaux-frères qui sont là. » (E. 38.)

La proximité de la famille est importante pour les femmes au foyer. S'éloigne-t-on de son monde, même pour un quartier plus chic, que la déprime guette.

Il travaille loin d'ici, votre mari ?

« Oui, dans le Nord. Mais avec son auto, c'est pas compliqué. C'est pour ça qu'on a déménagé dans le Nord [Parc Jarry] quand on est parti de chez ma mère. Mais je suis ennuyeuse : on était tout seuls, on connaissait personne, alors mon mari a dit : "si tu aimes pas ça, on va revenir". Ah, j'ai un bon mari, je ne peux pas me plaindre. Ici les logements ne sont pas comme dans le Nord, mais on est chez nous. [...] Ma mère reste juste en face. » (E. 1.)

Le travail domestique est d'autant plus vécu comme un enfermement qu'on est loin de son monde. La cuisine peut fort bien être « ouverte sur le monde »... mais sur un monde bien précis : celui de la famille (plus celui des bonnes voisines), ce qui ne se remplace pas. À cet égard, il faut souligner, chez la famille ouvrière d'autrefois, la coupure très marquée entre la sphère domestique et la sphère « économique », entendue au sens de marché du travail, qui constituent respectivement l'espace des femmes et celui des hommes. La séparation entre ces sphères est telle qu'on a envie de parler de non-rencontre entre elles... et, consécutivement, de non-rencontre entre les hommes et les femmes. (D'où l'expression de « matriarcat », utilisée par Nicole Gagnon pour qualifier la mainmise féminine sur la sphère domestique.) En général, on remarque l'absence des hommes du discours des femmes, à moins d'un questionnement explicite, ou d'un couple sans enfants, ou de jeunes mariés. Les femmes décrivent un univers féminin ; elles parlent de leurs pères, frères ou fils autant — et pas plus — que de leurs époux.

À la question « est-ce qu'il vous aide dans la maison ? », la réponse est presque invariablement : « lui a son ouvrage, moi j'ai la mienne ». La situation est vécue plus comme un partage social du travail que comme confinement des femmes. « L'ouvrage de maison » relève des femmes ; le « bon mari » n'est pas celui qui aide sa femme (sauf en cas de maladie), mais celui qui rapporte sa paye à la maison et ne boit pas. Le mauvais, par opposition, c'est celui qui boit sa paye. Quelques-unes des femmes de l'échantillon ont épousé un tel homme, qui ne leur donnait rien, ou à peu près, pour le ménage, et ont dû travailler pour faire vivre leurs enfants.

Il est de mise, pour le bon mari, de remettre sa paye à son épouse, qui, elle, la gère.¹² On a beau dire que ce pouvoir de gestion n'est pas grand, gérer la pauvreté n'étant pas de tout repos, on constate que la reine du foyer n'a pas qu'un titre symbolique : elle est régente et intendante. La femme dépend de la paye de l'homme, mais c'est elle qui la gère, ne lui redonnant que ce dont il a besoin pour ses « petites dépenses ». Pour certaines, il s'agit même de condition préalable au mariage :

C'est vous qui vous occupez des finances ?

« Oh oui, c'est moi qui m'occupe de ça.

Votre mari aime ça de même ?

« Oui, il aime mieux ça ; mais s'il n'avait pas voulu, je ne me serais pas mariée. » (E. 41.)

Tout ceci n'empêche pas que la plupart des femmes ont connu l'emploi salarié avant leur mariage, ou jusqu'à la naissance du premier enfant. Elles

12. Dans leur enquête auprès des familles salariées, au tournant des années 1960, Marc-Adélaïde TREMBLAY et Gérald FORTIN (*Les comportements économiques de la famille salariée du Québec*, Québec, PUL, 1964) ont réalisé que seule la femme était en mesure de répondre à leur questionnaire détaillé sur le budget des ménages.

avaient souvent interrompu leurs études très jeunes, avant même la fin du cours primaire, pour aider leur famille, soit en « gagnant », soit en aidant leur mère malade ou fatiguée pendant quelques mois ou années avant « d'aller gagner ». Quelques-unes travaillent encore ; dans certains cas, étant donné le maigre salaire du mari, elles n'ont pas vraiment le choix, mais souvent aussi, elles aiment cela. Le rapport qu'elles entretiennent avec l'emploi est assez ambigu, et le discours oscille entre l'idéologie dominante et des rationalisations d'un comportement fort éloigné de cette idéologie. Celles qui n'ont pas d'enfants ou dont les enfants ont quitté la maison sont plus enclines à aimer le travail à l'extérieur, l'ouvrage de maison étant plus vite expédié et la maison « vide » toute la journée. Voici un exemple qui met bien en relief les ambivalences et rationalisations du discours d'une femme de quarante-deux ans qui n'a pas d'enfants :

« Mais avec le salaire que mon mari fait, il faut bien que je travaille. \$ 60 par semaine, on ne va pas loin. [...] »

Vous aimez votre travail ?

« Oui, je travaille dans les ceintures. Mais j'aime mieux le travail de maison. J'ai commencé à travailler à vingt-sept ans, j'aidais ma mère à la maison. [...] »

Vous vous entendez bien avec les femmes qui travaillent là ?

« Oui, on s'accorde bien, c'est comme une famille, on est juste une dizaine. »

Et le patron ?

« On le voit pas souvent, il a un remplaçant, un garçon qui a juste vingt ans, je l'ai comme pris sous ma protection. C'est comme les autres, souvent elles me demandent conseil, je suis la plus vieille là-dedans. [...] »

Vous n'avez pas envie d'arrêter de travailler ?

« J'aimerais bien ça. Je vais attendre qu'on ait acheté un set de salon. [...] J'aime mieux l'ouvrage de maison. La place d'une femme mariée c'est à la maison. [...] On pourrait s'arranger avec son salaire, mais il faudrait se priver. [...] »

Vous, vous êtes assez payée ?

« Oui, je gagne plus que mon mari. J'ai pour mon dire, s'ils payaient plus les hommes, les femmes resteraient à la maison, c'est leur place qu'elles aient des enfants ou non. » (E. 51.)

Certaines sont heureuses d'avoir quitté le marché du travail.

Vous avez arrêté de travailler tout de suite quand vous vous êtes mariée ?

« Ah oui, je me mariaais pour me lever tard. » (E. 43.)

D'autres le regrettent ; on ne peut donc pas généraliser à ce sujet.

« J'ai travaillé dans une banque, puis j'ai fait de la dactylo [...] »

Ça vous a fait quelque chose de laisser votre travail ?

« Non, mais j'aimerais bien recommencer, seulement pour deux mois ; me semble que ça me reposerait [sous-entendu : de ses quatre enfants en bas de sept ans]. » (E. 22.)

c) Une famille idéalisée ?

À la suite de nos considérations générales sur la famille ouvrière d'autrefois, une question se pose : n'a-t-on pas idéalisé la famille traditionnelle ? Quand on l'évoque, en effet, on pense souvent à une famille nombreuse, harmonieuse... La mémoire se fait sélective. On oublie les couples stériles (les démographes nous disent qu'ils sont 10 % ; il y en a sept dans l'échantillon). Sont oubliés aussi les tensions dans les couples, avec les parents ou beaux-parents avec qui on cohabite. Le divorce était, encore dans les années 1960, un phénomène exceptionnel ; l'échantillon étant formé à partir des listes de travailleurs, c'est bien sûr qu'on n'a rencontré que des couples ou des veufs vivant avec un enfant. Mais si les interlocutrices de Gagnon n'avaient pas connu elles-mêmes une séparation, elles en mentionnent plusieurs autour d'elles : il s'agit parfois d'un frère, d'une sœur, d'un cousin ou même des parents, qui sont séparés ; on fait aussi allusion à des gens « accotés ». Il ne faut pas oublier non plus que plusieurs couples, même s'ils sont encore officiellement mariés, ont des vies très séparées, des loisirs et activités distinctes ; c'est assez difficile à évaluer de façon claire et précise, mais il est sûr que la séparation des sphères domestique et économique, en cas de tension dans le couple, permet la « coexistence pacifique » de conjoints qui vaquent chacun à ses activités.

On oublie aussi qu'en cette époque d'avant l'État-Providence, où les factures médicales devaient être acquittées par le malade ou sa famille, on s'endettait parfois lourdement quand on ne négligeait pas de se faire soigner jusqu'à ce qu'il soit trop tard.¹³ Les conditions de sécurité, la salubrité des milieux de travail laissaient fort à désirer. La mort et la maladie faisaient des ravages dans les familles. Il n'était pas rare de perdre l'un ou l'autre de ses parents en bas âge ; plusieurs « orphelins » ont connu un « deuxième lit », des adoptions plus ou moins formelles dans la parenté élargie.

Un autre domaine qu'on a peut-être « enjolivé » est celui de la religiosité des générations précédentes. Au début des années 1960, l'Église a perdu son emprise — depuis combien de temps au juste ? Bien sûr, il y a les Dames de Sainte-Anne et des ligues du Sacré-Cœur. Mais on a des réserves :

Qu'est-ce que vous trouvez qu'il y a de plus important dans l'éducation ?

« L'arithmétique ; c'est surtout ça qu'ils demandent aujourd'hui. Je trouve qu'à l'école, ils font trop de religion. Ça compte comme les autres matières pour le diplôme. Je trouve que ça n'est pas juste. Ils devraient faire l'école du dimanche comme les Anglais. » (E. 45.)

« À l'école ici, ils montrent quasiment rien que du catéchisme. C'est bien beau, mais quand ils vont aller travailler, ils ne leur demanderont pas leur diplôme de religion, mais leur diplôme de 10^e et s'ils savent l'anglais. » (E. 64.)

13. Michel TREMBLAY, *op. cit.*, raconte aussi très bien cela.

Une vocation est ressentie plus comme la perte d'un enfant (E. 33, E. 41) que comme un honneur, encore qu'on se console en se disant qu'au moins il sera assuré de ses trois repas par jour (E. 45, E. 50). Parfois, on se contente de dénoncer la messe dominicale, qui prend des allures de parade de mode plus que de cérémonie religieuse (E. 16, E. 21); d'autres fois, on tombe carrément dans l'anticléricalisme (E. 63, E. 72), pour aller jusqu'à avouer qu'on ne pratique pas (E. 72). Si on remet les choses en perspective et qu'on n'idéalise plus la famille d'autrefois, on se dit que ça n'a peut-être pas tant changé que ça : les couples mal assortis se séparent plus facilement désormais, et du « matriarcat » on est passé à la monoparentalité...

III. DES FAMILLES EN TRANSITION ?

Ce ne sont pas toutes les familles rencontrées, toutefois, qui correspondent au portrait qu'on vient de tracer ; quelques-unes s'en écartent même de façon marquée. Nicole Gagnon parle de l'émergence d'« un nouveau type de relations familiales » ;¹⁴ elle faisait alors référence à deux phénomènes, étroitement liés : 1. la famille comme simple « moment » dans la vie du couple, par opposition à la situation antérieure, telle que l'ont décrite Ferretti et Hareven,¹⁵ alors qu'un taux de fécondité élevé combiné avec une mortalité précoce faisaient qu'un couple était davantage susceptible d'avoir des enfants auprès de lui à la maison pendant toute sa vie ; 2. par opposition au « matriarcat » et à l'étanchéité des sphères domestique et économique, l'apparition d'une structure de compagnonnage : « Les valeurs sont partagées par l'homme et par la femme. Surtout le couple est une réalité d'un autre ordre et antérieure à celle du ménage. »¹⁶

Ici, on se demandera qui sont ces couples, comment on peut les caractériser. En fait, on peut dégager trois facteurs qui font dévier l'esprit de famille traditionnel et favorisent le passage à une structure de compagnonnage. Les deux premiers sont d'ordre structurel ; le troisième, de caractère socio-économique, nous amène à parler véritablement de changement.

1. *La présence ou l'absence de parenté.* Certains couples sont coupés géographiquement de leurs familles d'origine, ou sont issus de famille de petite taille : enfants uniques, ou qui n'ont qu'un ou deux frères ou sœurs, ou encore qui sont les seuls survivants d'une famille nombreuse (ici l'âge, donc le cycle de vie, intervient). Ainsi, deux couples trouvent leur espace de sociabilité dans un club social, les Moose. Dans un cas, il s'agit d'un couple sans enfants (E. 63) ; elle a un seul frère, marié à une « Anglaise » : « on s'accorde bien mais c'est pas le même genre ». Sa mère est morte quand elle était jeune... elle n'a pratiquement plus de famille et son mari semble être dans le même cas ; il est né aux États, la

14. Nicole GAGNON, *op. cit.*, 1968.

15. L. FERRETTI, *op. cit.* ; T.K. HAREVEN, *op. cit.*

16. Nicole GAGNON, *op. cit.*, 1968, p. 64.

seule famille qu'il fréquente, c'est une sœur de sa première femme. L'autre cas (E. 39) est encore celui d'un couple assez âgé, dont les enfants ont quitté le foyer. « On est comme tous des frères là-dedans », explique la femme. Dans un troisième cas, enfin, c'est l'armée qui est le pôle de sociabilité (E. 11) : elle a perdu sa mère toute jeune et sa parenté vit dans les Cantons-de-l'Est ; lui, pour toute famille n'a plus qu'un frère. Ce sont là les trois seuls cas où la sociabilité passe principalement par des associations. Or, on a l'impression d'exceptions qui confirment la règle : en l'absence de famille, on s'en réinvente une. Quant à la seule enfant unique de l'échantillon (E. 43), c'est vers ses voisines qu'elle s'est tournée ainsi que vers ses belles-sœurs.

2. *La présence ou l'absence d'enfants.* L'absence d'enfants fait que le couple se retrouve face à face ; on a alors davantage tendance à fréquenter des amis. L'homme devient présent dans le discours de son épouse (E. 26, E. 41, E. 51), par opposition aux couples avec enfants, où la femme parle volontiers de ceux-ci, bien plus que de leur père ! On ne boude nullement la parenté, ici, on la fréquente comme tout le monde, mais tout se passe comme si le temps que les autres passent avec leurs enfants, eux le passent avec des amis.

« Ce n'est pas que je m'ennuie avec mon mari, mais on a plus de plaisir à être au moins deux couples. » (E. 51.)

Pour les couples sans enfants, la fréquentation d'amis n'est pas équivalente à un rejet de la parenté.

3. *Le revenu.* Le facteur revenu est de loin le plus important. Il peut se combiner avec les précédents : une fois les enfants partis, ou si on n'en a pas du tout, le niveau de vie augmente ; de plus, dans les couples sans enfants, les femmes travaillent plus souvent et on dispose alors d'un double revenu. Ce revenu plus élevé peut se combiner avec une scolarité supérieure à la moyenne, mais l'instruction seule ne suffit pas à faire passer à la classe moyenne, comme l'indique bien le contre-exemple suivant : la femme la plus scolarisée de l'échantillon, une infirmière (E. 29), a une vie familiale et une sociabilité tout ce qu'il y a de plus « traditionnel ». (Les autres femmes les plus scolarisées de l'échantillon sont des secrétaires qui ont marié des gars de la Northern ou de la Dosco, avec un « bon » revenu.) Le revenu ne suffit pas, l'instruction non plus ; mais si ces deux facteurs se combinent, quelque chose se passe qui est d'autant plus remarquable que le couple est jeune. Ici, le trop petit nombre de cas (3 : entrevues 15, 24 et 26) permet de repérer des tendances, mais pas d'apprécier le poids relatif des facteurs. Bref, le développement d'une sociabilité moins centrée sur la parenté (toutes choses égales par ailleurs) et davantage sur le couple et les amis serait beaucoup plus lié au revenu et au passage à la classe moyenne qu'à une « modernisation des mentalités ». ¹⁷

17. Il y a cependant des changements qui peuvent être attribués directement à la modernisation de la société québécoise ; on les repère dans le domaine du loisir. Avant l'apparition de la télévision,

On ne peut que regretter l'absence d'études sur la classe moyenne et aisée du début du siècle, qui nous auraient donné un point de comparaison. Ici, c'est la sociologie de la littérature qui peut venir en aide à la sociologie de la famille ; dans une analyse du roman québécois des années 1930 à 1960, J.-C. Falardeau écrit :

« Les rares familles dans lesquelles le personnage important est le père sont de type bourgeois. [...] À l'inverse, les familles où le personnage dominant est la mère sont en général de condition ouvrière. »¹⁸

Quelques pages plus loin il parle de familles « bourgeoises et patriciennes » et « ouvrières et matriciennes ». Entre ces deux pôles, la classe moyenne serait par excellence le lieu du « compagnonnage ». Ce passage à un type de sociabilité divergeant du modèle traditionnel peut se caractériser de différentes façons :

1. On s'éloigne du centre-ville, pour aller vers des quartiers « moins sales », « moins tassés », sinon vers la banlieue.

2. L'identification à ces quartiers ne se fait pas sur la base traditionnelle : la paroisse. Sept de ces « banlieusards » ne vont pas à la messe dans leur paroisse, mais à celle d'à côté, quand ce n'est pas carrément dans leur paroisse d'origine. On s'identifie au quartier, à la municipalité : Ville Saint-Pierre, Lachine, Lasalle... alors qu'au centre-ville, on ne dit pas Centre-Sud, mais « Sainte-Brigide », ni le Plateau, mais « Immaculée-Conception ». Cesser de fréquenter sa paroisse de résidence, cesser de s'y identifier c'est rompre avec un pôle d'intégration traditionnel. On peut se demander si aller à la messe dans la paroisse d'à côté n'est pas l'étape précédant l'arrêt de la pratique religieuse.

3. Un autre aspect lié au passage à la classe moyenne est plus inattendu. Alors que traditionnellement la femme gère le (maigre) budget, chez les plus fortunées, c'est le mari qui s'en occupe, ou du moins s'en occupe-t-on à deux, et cela est souvent le résultat d'un souhait de l'épouse, qui trouvait l'exercice stressant.

« Il me donne un montant pour la nourriture, ce que j'ai besoin pendant la semaine et un montant pour mon assurance ; c'est pas cher, seulement 85 cents. Le reste, c'est lui qui

on fréquentait davantage le cinéma ; même les femmes y allaient l'après-midi, quand « l'ouvrage de maison était fini », et rentraient pour préparer le souper du mari et des enfants. On jouait aussi beaucoup aux cartes en famille, avec la parenté. En 1962-1963, les cartes semblent disparues, sauf chez les plus âgés. Un autre loisir apparu après la guerre et qui rapidement a fait fureur, ce sont, bien sûr, les quilles, dont la majeure partie des gens rencontrés font mention. Ils y jouent ou y ont déjà joué avec leur parenté, leurs voisins, leurs amis de travail.

18. Jean-Charles FALARDEAU, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », dans : Fernand DUMONT et Jean-Charles FALARDEAU, *Littérature et société canadienne-française*, Québec, PUL, 1964, pp. 127 et 132.

s'occupe de ça. C'est moi qui lui ai demandé, je suis trop dépensière. Comme ça, je n'ai pas besoin de me fatiguer la tête.

Au début, il vous la donnait ?

« Oui. » (E. 22.)

« J'aime autant que ça soit lui. » (E. 23.)

À mesure que le revenu familial augmente, la gestion se fait de plus en plus à deux, pour aboutir souvent uniquement comme responsabilité masculine. Gérer le revenu apparaît aux femmes comme un fardeau dont elles se débarrassent volontiers, mais ce faisant, elles renforcent leur dépendance financière, car non seulement c'est l'homme qui gagne, mais c'est lui qui décide de l'attribution des sous... On voit donc que le passage à la classe moyenne s'accompagne d'une perte de contrôle de la femme sur la sphère domestique, donc d'une plus grande dépendance.

4. Un revenu plus important permet une plus grande indépendance matérielle, mais aussi indépendance — tout court — de la famille. Celle-ci est le lieu de l'entraide ; si on se permet de s'en éloigner, géographiquement et affectivement, c'est qu'on est davantage à l'abri des coups durs :

« À Asbestos, ils gagnent de gros salaires mais ils sont souvent slackés ; alors il faut qu'ils économisent pour quand ils chôment. Ils ne sortent pas, d'ailleurs ils n'ont pas d'occasion. Pour eux, ce qui compte, c'est la famille. » (E. 11.)

5. De nouveaux types de loisirs apparaissent qui s'inscrivent dans la société de consommation et non plus seulement dans l'univers relationnel (photo, bricolage, écoute de jazz ou de chanson française). On joue encore aux quilles, mais en plus de ce sport généralement pratiqué en groupe (souvent de travail ou de parenté), d'autres sports plus individuels apparaissent : le ski, la culture physique. On se cultive ; on ne lit plus que des romans d'amour ou des journaux, on lit de la vulgarisation scientifique, on s'abonne à *Sélection*, on suit des cours de culture générale... de haute cuisine ou de haute couture.

6. On voit donc moins la parenté, plus les amis de travail, plus les voisins, les amis d'enfance... en couple. On ne trouve plus cet univers de femmes qui ne rencontre à peu près jamais celui des hommes ; on est dans un univers de couples... On ne va pas chez son amie de femme ou sa voisine quand son mari est là : on « respecte » sa vie de couple. Ce scrupule est tout à fait étranger à la mentalité « traditionnelle », et n'est possible que si on croit au couple, si on le valorise en soi, « en dehors » de la famille.

On n'est donc plus en présence d'exceptions qui confirment la règle, mais d'une autre règle, que l'on devine chez les ouvriers plus aisés et qui serait celle de la classe moyenne. Ici, mon interprétation s'écarte quelque peu de celle de Nicole Gagnon qui, à travers son analyse plus quantitative, n'avait pas décelé de corrélation stricte entre revenu et vie de famille. Le nombre de cas est sans doute

trop faible (seize familles plus aisées, selon la catégorisation de Nicole Gagnon) et le nombre de variables trop élevé proportionnellement pour qu'on puisse trouver des corrélations marquées; cependant, des tendances se dessinent, ce que Gagnon observe mais dont elle hésite à tirer des conclusions fermes: « La structure de compagnonnage se retrouverait dans les ménages à niveau de vie plus élevé, donc plus près de la classe moyenne et des valeurs conservatrices. » (P. 66.) L'analyse plus « intuitive » menée ici étaye cette hypothèse.

IV. D'HIER À DEMAIN

« La » famille québécoise donne l'impression d'avoir changé radicalement depuis la révolution tranquille. Divorces, fin de la revanche des berceaux, disparition quasi totale de la cohabitation des générations, nombre croissant de mères de famille sur le marché du travail: c'est ce que les statistiques nous apprennent. Par ailleurs, quand on lit les entrevues réalisées par Nicole Gagnon en 1962-1963 et les nôtres de 1984, on a l'impression que « rien ne change au pays du Québec » ou si peu. Dans les quartiers « populaires », la famille demeure la référence principale, elle habite à proximité, c'est elle qu'on visite, reçoit, c'est avec elle qu'on sort, c'est elle qui dépanne dans les coups durs comme dans les menus tracassés de la vie quotidienne. La famille, en tant que clan, la « famille élargie », demeure un pôle d'identité. (L'existence de tels clans repose encore néanmoins sur la fécondité des grands-mères; dans une ou deux générations, ils auront disparu dans leur forme actuelle.) Elle s'est néanmoins modifiée.

La cohabitation des générations, qui en 1960 était encore la règle — du point de vue des parents — est presque complètement disparue en 1980. Voilà un changement radical; parfois, cependant, la cohabitation à l'intérieur d'un même logement a fait place à celle à l'intérieur d'un même immeuble. Plusieurs facteurs interviennent ici: les besoins en espace par personne augmentent, les logements se font plus exiguës, les femmes travaillent davantage à l'extérieur et n'ont pas le temps de prendre soin d'un vieux parent malade (quoique si le vieux parent n'est pas malade, il pourrait prendre soin de la maison et des enfants pendant que la femme est absente); l'élément décisif est probablement celui des paiements de transfert assurant le minimum vital à chacun et permettant par le fait même de s'offrir un logement distinct. La famille perd alors une part importante de son rôle économique et social: la cohabitation, c'était « le maintien à domicile » des personnes âgées d'avant les C.L.S.C..., c'était aussi des économies d'échelle pour les frais de loyer avant l'assurance-chômage, les pensions de vieillesse et le bien-être social. Cependant, les échanges de services autant que de biens matériels demeurent importants entre les unités domestiques voisines apparentées, comme le montrent les travaux d'Andrée Roberge. Ces échanges se tissent souvent entre la mère et la fille, ou entre sœurs; on ne peut les qualifier de marginaux ou de résiduels quand il s'agit de l'équivalent de 10% à

20 % du revenu qui circule. « La comptabilisation de ces transferts de biens et services rend manifeste leur signification économique et écarte leur affectation au créneau de survivances. »¹⁹

Contrairement à ce qu'on croyait auparavant, l'industrialisation et l'urbanisation n'ont pas par elles-mêmes déstructuré la famille et ses solidarités, au contraire ; étant donné les conditions économiques et hygiéniques difficiles, en l'absence de services sociaux, les solidarités familiales, si elles n'ont pas été renforcées, sont tout au moins demeurées telles quelles. La « modernisation », à cet égard, le relâchement des liens familiaux, a été accéléré bien plus par l'État-Providence et, en général, la hausse des revenus que par l'industrialisation. On peut se demander si la crise de l'État-Providence et les coupures dans les services sociaux ne forceront pas les gens à se retourner vers leur famille. Cependant, « la » famille de 1980 est différente de celle du début du siècle : si la mort la décime moins, la natalité non plus n'est plus ce qu'elle était ; la génération actuelle et la génération future ont moins de famille (en nombre « absolu ») vers qui se tourner en cas de besoin, ce qui peut créer des obligations très lourdes pour les « petites » familles.

Quand on évoque le rapetissement des familles, plusieurs pensent immédiatement à la monoparentalité, aux séparations qui scindent non seulement les unités domestiques mais aussi parfois les réseaux d'échange et de support. En effet, les couples mal assortis se défont désormais officiellement. Du « matriarcat », au sens défini plus haut de mainmise de la femme sur la sphère domestique, et de l'étanchéité de cette dernière par rapport à la sphère économique, on passe à la monoparentalité.²⁰ Mais les femmes séparées ou divorcées ont toujours eu leur place dans les circuits d'échange et de sociabilité, celle des veuves ou des femmes dont le mari était — pour une raison ou l'autre — « absent ». Les échanges, la sociabilité, la famille étant, dans le modèle traditionnel « urbain », gérés par la femme, une séparation se vivra d'autant « mieux » au point de vue matériel et affectif qu'une femme habite « près de son monde »... familial. Plusieurs donc, après une séparation, « retournent chez leur mère » ou du moins proche de chez elle, dans le quartier où elles ont été élevées et où elles ont de la famille. Ici aussi donc, on observe des changements dans la famille urbaine qui ne bouleversent pas son fonctionnement.

Ce qui change, dans le portrait de cette famille, c'est qu'elle se déplace dans l'espace urbain. En fait, ce sont les quartiers « populaires » qui se déplacent. Le centre-ville a été ravagé : démolitions, spéculations, autoroutes ; depuis quelques

19. Andrée ROBERGE, « Réseaux d'échange et parenté inconsciente », *Anthropologie et sociétés*, IX, 3, 1985 : 5-31.

20. En ce sens, il serait justifié de parler de « matriarcat domestique » ou « matricentricisme », comme le fait remarquer Renée B. DANDURAND (« Les dissolutions matrimoniales, un phénomène latent dans le Québec des années 60 », *Anthropologie et sociétés*, IX, 3, 1985 : 87-114).

années, c'est le retour en ville de la classe moyenne et aisée qui menace la vie de quartier. Si on observe ce qui se passe dans le Plateau à Montréal, dans Saint-Jean-Baptiste à Québec, on constate que le mélange ne prend pas entre les anciens résidants et les nouveaux. Devant la montée vertigineuse du prix des maisons, ne subsistera bientôt de l'ancienne population de ces quartiers que les propriétaires-occupants et les membres des coopératives d'habitation. Les autres? Eh bien, ils déménagent en banlieue. Le phénomène des banlieues « rouges », pauvres, déjà répandu en Europe, se généralise en Amérique du Nord. Certaines banlieues, celles des maisons « en rangée », des blocs de trois ou quatre étages, se « prolétarisent ». La population des anciens quartiers populaires s'y installe, amenant avec elle son mode de vie. En effet, les migrations en banlieue se font toujours plus ou moins en famille, et nous avons eu la surprise de constater qu'en 1980, un quartier relativement récent comme celui du Domaine Saint-Charles à Duberger (Québec) présente toutes les caractéristiques du quartier traditionnel, du « village en ville », autant que Saint-Sauveur, quartier de la capitale qui a la réputation d'être « le » village en ville de Québec.

Dans les années 1980, on s'entoure encore de sa famille, qui demeure la fréquentation principale, privilégiée; on entretient toujours la même relation ambiguë au voisinage. Quand la parenté habite à proximité, on ne parle pas (ou très peu) du voisinage en tant que tel : des voisins, on ne retient que les parents — dans un premier temps... Souvent les voisins sont dénoncés : omniprésents, envahissants, potinants... mais tous ont leur voisine « pas comme les autres », à qui on peut se fier, et même se confier. Cette voisine prend d'autant plus d'importance qu'on est coupé géographiquement de sa parenté ou qu'on n'en a pas ou plus.

L'importance du voisinage comme espace de relations sociales, lieu privilégié de la parenté, premier endroit où on rencontre des amis en dehors des réseaux de parenté, avait déjà été souligné par Lavigne et Douville dans quatre quartiers populaires de Montréal.²¹ Dans l'enquête de Paré, réalisée dans une banlieue montréalaise quelques années auparavant, le voisinage n'apparaît pas si important;²² la parenté y est présente, comme on peut s'y attendre, étant donné la pratique des déménagements en « tribu » des familles québécoises, dont ont fait état les interlocutrices de Gagnon. Cependant, Paré ne repère pas ces « bonnes voisines » qui pourtant auraient dû s'y trouver, étant donné la coupure géographique d'avec la parenté que connaissent certains banlieusards. Cela est sans doute dû à cette attitude ambivalente qu'on entretenait par rapport au voisinage,

21. Marie LAVIGNE, Micheline DOUVILLE et Serge CARLOS, *L'hétérogénéité des espaces sociaux*, II. *Vie de voisinage et vie de quartier*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975. (« Les Cahiers de l'I.N.R.S.-Urbanisation ».)

22. Simone PARÉ, « Participation d'une population de banlieue à ses groupes de famille, de parent, d'amitié et de voisinage », *Service social*, IX, 1, janvier 1960 : 25-47.

aussi bien en 1962-1963 chez les interlocutrices de Gagnon, en 1970 chez celles de Lavigne qu'en 1984 chez les nôtres. Dans un premier temps, la réaction face au voisinage est toujours négative ; Paré, dans un questionnaire fermé, « n'insiste pas », alors que c'est toujours par la bande que réapparaissent les bons voisins : on n'aime pas avouer sa dépendance.²³

*
* *

Tout ce que nous venons d'avancer sur la « famille ouvrière d'autrefois à Montréal » la resitue en fait dans la « famille ouvrière d'autrefois »... en général, celle de Londres, celle de Lyon ou celle de France.²⁴ Le facteur urbain l'emporterait sur le national dans la vie de la famille urbaine, prolétaire. En ce sens, une conclusion comme celle de Fournier à l'effet que « la parenté se désagrège d'abord dans les classes défavorisées » nous laisse songeurs.²⁵

La famille ouvrière décrite par Hareven, celle qu'on retrouve dans les entrevues de Gagnon, celle que nous avons rencontrée en 1984, n'a pas beaucoup changé ; elle s'organise en des « villages en ville », comme en Angleterre, comme en France... Si elle se modifie, c'est plus sous le poids des changements structurels, par la diminution du nombre d'enfants, la légalisation du divorce, ou... l'augmentation du revenu, que par modernisation des mentalités. Elle demeure encore la principale source de socialité, le pôle de référence. L'esprit de famille n'est pas mort, ni la solidarité qui l'accompagne. La question qui se pose est alors celle de la proportion de personnes qui adhèrent encore à ce modèle plutôt qu'au « nouveau modèle » que nous avons repéré en 1984 ; mais ça c'est une autre histoire.²⁶ Disons simplement pour le moment que le modèle traditionnel

23. A. FORTIN, D. DELÂGE, J.-D. DUFOR et L. FORTIN, *op. cit.*

24. Michael YOUNG et Peter WILLMOT, *Le village dans la ville*, Paris, Centre Georges-Pompidou, Centre de création industrielle, 1983. Pierre MAYOL, « Habiter », dans : Luce GIARD et Pierre MAYOL, *L'invention du quotidien*, 2. *Habiter, cuisiner*, Paris, Union générale d'édition, 1980. (« 10-18 ».) Agnès PITROU, *Vivre sans famille ? Les solidarités familiales dans le monde d'aujourd'hui*, Toulouse, Privat, 1978.

25. Daniel FOURNIER, « Consanguinité et sociabilité dans la zone de Montréal au début du siècle », *Recherches sociographiques*, XXIV, 3, 1983 : 307-323.

26. Le « nouveau » modèle de sociabilité que nous avons observé dans les années 1980 fonctionne de façon très semblable au modèle traditionnel, sauf qu'il ne regroupe pas des gens apparentés. C'est un réseau que l'on reconstruit « à la pièce », pourrait-on dire, personne par personne, et qui est également ancré dans le voisinage. Dans ces réseaux, l'échange de biens et de services est aussi intense que dans les réseaux traditionnels.

urbain, tel que modifié par l'État-Providence, reste encore le plus répandu, car « la classe moyenne », concept fourre-tout s'il en est un, se « prolétarise », et qu'il ne pourra se reproduire à la prochaine génération, faute de joueurs.

Andrée FORTIN

*Département de sociologie,
Université Laval.*